

Nikolaos GYSIS et la peinture de mœurs en Grèce à la fin du XIXème siècle



André NITTIS, philhellène

*Faire découvrir à un public francophone une facette peu connue de la peinture européenne ... le
« Lien entre Athènes et Munich » aurait pu être le titre de ce document.*

SOMMAIRE

1. INTRODUCTION

2. NIKOLAOS GYSIS (1842-1901)

- 2.1. La Grèce de Gysis
- 2.2. L'Ecole de Munich
- 2.3. La vie et l'oeuvre de Gysis
 - 2.3.1. La formation et l'époque grecque
 - 2.3.2. Arrivée et ascension à Munich
 - 2.3.3. Retour aux sources
 - 2.3.4. Reconnaissance européenne

3. AUTRES PEINTRES GRECS DE L'EPOQUE

- 3.1. Nikiphoros Lytras (1832-1904)
- 3.2. Georgios Iacovidès (1853-1932)
- 3.3. Charalambos Pachis (1844-1891)

4. LA PEINTURE DE MOEURS CHEZ CES ARTISTES

- 4.1. Le mouvement artistique et littéraire
- 4.2. Les œuvres
 - 4.2.1. *L'Ecole secrète* de N. Gysis (1885-1886)
 - 4.2.2. *Carnaval à Athènes* de N. Gysis (1892)
 - 4.2.3. *Les Fiançailles des Enfants*, N. Gysis, 1877
 - 4.2.4. *Retour de panigyri* de N. Lytras
 - 4.2.5. *Les chants de Noël* de Nikiphoros Lytras
 - 4.2.6. *Le Premier Mai à Corfou* de Charalambos Pachis, 1875-1880

5. BIBLIOGRAPHIE

1. Introduction

Si, pour sortir de la Grèce antique ou byzantine, vous avez la curiosité de visiter la pinacothèque nationale d'Athènes, structure culturelle phare de la capitale grecque, vous y découvrirez quelques œuvres d'un peintre majeur pour la Grèce moderne mais très peu connu en France de nos jours, Nikolaos Gysis (1842-1901).

Gysis était peintre à la fin du XIX^{ème} siècle, époque où la Grèce se cherchait encore une identité dans cette Europe à l'éveil des Nations pas tout à fait achevée. Était-il un peintre représentant exclusivement la Grèce ou était-il inscrit dans les courants européens de son époque ? Il était en tout cas un talentueux ambassadeur de la peinture de mœurs grecque en Europe et dans le reste du monde. Son œuvre s'étend également à la peinture de mœurs allemande, aux allégories, aux portraits et à la peinture orientaliste.

Vous verrez également dans ce musée des œuvres de Nikiphoros Lytras (1832-1904), autre artiste important ayant connu un destin semblable à celui de son confrère dont il est l'aîné.

Or, ces peintres et d'autres encore appartenaient à l'École de Munich ou avaient été formés par celle-ci. La capitale bavaroise se voulait attractive, elle occupait manifestement une place prépondérante en Europe dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle.

Parallèlement aux Grecs ayant choisi Munich, Paris abritait en poésie un grand nom de l'École Romane, Jean Moréas (1856-1910).

Pendant longtemps, la peinture grecque du XIX^{ème} siècle n'a pas intéressé l'histoire de l'art occidental. Celle-ci l'a rejetée en bloc comme elle a rejeté l'ensemble de la peinture de cette époque rattachée aux mouvements académiques et aux milieux officiels de l'art européen.

Depuis les années 1970, une approche moins sévère, plus équitable de la peinture néo-hellénique est permise. Le seul souci de cette peinture est alors de se couler dans le moule occidental pour prouver son appartenance à l'Europe. Une peinture qui traduit l'état d'esprit des Grecs après quatre siècles d'occupation ottomane et une guerre d'indépendance meurtrière. On y retrouve le désir effréné de rattraper le temps perdu en s'essayant à tous les genres alors en vogue, et l'impatience d'effacer tout souvenir du passé récent de la Grèce, tout ce qui a trait à l'Orient et à l'histoire obscure qui s'y rattache.

Ainsi sera rejetée partiellement la peinture populaire grecque, pourtant empreinte d'éléments byzantins, de réminiscences antiques ... mais dont les accents orientaux dérangent.

A l'inverse, tout ce qui vient de l'Occident est adulé. L'Europe représente un avenir clair et serein ; cette Europe qui, le regard tourné vers l'Antiquité, fait miroiter aux Grecs une image dans laquelle ils croient se retrouver.



N. Gysis

2. Nikolaos GYSIS (1842-1901) :

2.1. La Grèce de Gysis :

Nikolaos Gysis naît sous le règne du premier roi de la Grèce moderne, Othon de Bavière, de la maison des Wittelsbach, fils de Louis 1^{er}. La reine, Amélie de Oldenburg, est protestante. Le gouvernement du roi est assisté de Bavaois que l'on désigne comme la « camarilla » ; Othon est d'allure autoritaire et la Constitution promise se fait attendre.

Le destin du nouvel état grec est donc historiquement lié à celui de la Bavière, comme le sera celui de notre peintre.

L'agriculture du nouvel Etat est peu développée et le commerce demeure aux mains des Grecs de la diaspora. Une Constitution, proclamée le 18 mars 1844, inaugure la « période constitutionnelle », caractérisée par de très vives polémiques et par une instabilité ministérielle. Dans le domaine culturel, Othon fonde, dès 1837, l'Ecole des Beaux-Arts et l'Université d'Athènes, dont les bâtiments néo-classiques renouent avec ceux du Vème siècle avant J.C., mais dont beaucoup de professeurs à l'origine sont allemands. Les structures éducatives mises en place permettent aux artistes grecs d'acquérir les techniques de base indispensables à la création de cet art occidental qui les fascine tant. Un système de concours et de bourses d'études permet aux lauréats de poursuivre leur formation à l'étranger.

Malgré une œuvre non négligeable, trente années de règne n'ont pas fait d'Othon un roi populaire. En octobre 1862, profitant d'une tournée du couple royal en province, les garnisons de Nauplie et d'Athènes se révoltent, poussées par un triumvirat de politiciens, C. Canaris, D. Voulgaris, V. Roufos, qui contraignent le roi et la reine à quitter la Grèce sous la menace d'une « effusion de sang ». Othon rentre en Bavière mais refuse d'abdiquer. Les trois conjurés forment un Conseil de régence qui convoque une nouvelle Assemblée Nationale, tandis que les Puissances (Angleterre, France et Russie) se mettent à la recherche d'un nouveau roi.

Cette recherche aboutit au prince Guillaume, deuxième fils du roi Christian IX de Danemark. L'Assemblée Nationale le déclare roi sous le nom de Georges Ier (1863-1913). L'Angleterre cède les Iles Ioniennes à la Grèce.

Une nouvelle Constitution est mise en place, visant à transformer la monarchie constitutionnelle en une « monarchie parlementaire » : le roi de Grèce devient le roi des Grecs. Le premier ministre Charilaos Trikoupis (Nauplie, 1832-Cannes,1896) marque une étape importante dans la modernisation du pays.

En 1896, sont organisés à Athènes les premiers Jeux Olympiques modernes, sur l'initiative de Pierre de Coubertin.

La question du rattachement de la Crète à la Grèce (*Enosis*) entraîne la

guerre contre l'Empire Ottoman (avril 1897). L'armée hellénique, commandée par le prince héritier Constantin, fait pauvre figure face aux troupes turques. La Porte obtient de légères modifications des frontières en sa faveur et une indemnité de guerre de quatre millions de livres turques. Mais les puissances proposent la nomination du second fils du roi, le prince Georges, comme haut-commissaire de la Crète. Gysis est alors très touché par cette guerre qui lui inspire de ses plus belles œuvres.

2.2. L'Ecole de Munich :

La tradition libérale des Wittelsbach (famille royale de Bavière), a contribué à la situation de Munich, à maints égards exceptionnelle. L'Académie royale est le premier centre d'enseignement artistique de l'Europe centrale et les deux bâtiments d'exposition fondés par le roi, le Kunstaustellungsgebäude (Bâtiment d'Exposition Artistique) en 1845 et le Glaspalast (Palais de Cristal) en 1854, ont été déterminants dans la position dominante de Munich dans cette partie de l'Europe.

C'est la section munichoise de l'« Association générale des artistes germaniques » fondée en 1856 qui organise les expositions artistiques ; l'Etat accorde des subventions, prête le palais de Cristal (Glaspalast) et achète des œuvres.

Gysis arrive à Munich en 1865 ; il est admis au cours de Karl von Piloty trois ans après.

A partir de 1888, les expositions deviennent annuelles et internationales. Après 1891, les ventes diminuent et beaucoup souhaitent une sélection plus sévère des œuvres. La Münchener Künstlergenossenschaft (Association des Artistes de Munich) est victime de son attitude libérale et égalitaire.

En février 1892, onze artistes rebelles fondent un club qui compte, dès juin 1893, 107 membres et 67 correspondants. En octobre, le groupe prend le nom de Sezession (Sécession) : Verein Bildender Künstler Münchens (Union Artistique de Munich). Ces artistes, de renom pour la plupart, protestent contre le nombre trop élevé de membres à l'Association, dominée par des artistes médiocres et qualifiée de provinciale. Les expositions qu'ils se proposent d'organiser seront élitaires, internationales et exclusivement artistiques mais toutes les tendances esthétiques acceptées. Gysis n'adhère pas au mouvement même s'il en admet les idées.

La construction d'un bâtiment en trois mois, dans le quartier élégant de la Prinzregentenstrasse, leur permet d'ouvrir leur première exposition à Munich le 15 juillet 1893. Convaincre les étrangers de se joindre à eux aura demandé un travail intense aux artistes allemands ayant étudié ou travaillé hors d'Allemagne.

La première exposition est un succès commercial. Cette Sécession suscite un tel intérêt que, pendant des années, elle voyagera à Vienne, Berlin et autres villes allemandes. Le gouvernement de Munich, d'abord réticent, lui accorde des subventions, des sièges dans les commissions artistiques et à

partir de 1894, répartira ses achats entre les deux sociétés. Le symbole de la nouvelle association choisi par Franz von Stuck - le profil de la déesse grecque de la guerre Athéna, casquée - ne doit pas faire illusion sur les qualités révolutionnaires du groupe. La nouveauté se limite à l'accrochage sur un seul rang, dans des « salles admirablement bien éclairées » arrangées avec goût, de toiles pour l'essentiel naturalistes et symbolistes et ce n'est pas l'ouverture qui caractérisera son avenir. Les futures Sécessions de Vienne (1897) et de Berlin (1898) seront beaucoup plus progressistes.

Le 1er juillet 1893, s'ouvre donc pour une période de quatre mois, la première exposition de la Sécession de Munich, sous la présidence de Franz von Stuck (1863-1928). Peintre, dessinateur (de caricatures notamment), sculpteur, décorateur et même architecte, von Stuck entretient des relations étroites avec les avant-gardes de Berlin et Vienne. Il peint en 1893 une de ses compositions les plus célèbres, *Le Péché* (Neue Pinakothek, Munich).

Le 20 juillet 1893, sont inaugurés à Munich une exposition et un congrès sur la technique de la peinture.

Richard Muther, historien, critique d'art et professeur à Breslau (nom allemand de Wrocław, Pologne), publie à Munich une *Histoire de la peinture au XIXème siècle* (*Geschichte der Malerei im 19. Jahrhundert*).

A Munich encore, la Société d'artistes *Allotria* (ce mot signifie une joyeuse et fantaisiste divagation) fête son vingtième anniversaire. Créée en 1873 par de jeunes artistes et présidée de 1879 à 1904 par Franz von Lenbach, elle fait triompher dans tous les domaines de la vie un art fastueux, inspiré des formes de la Renaissance allemande. Ses soirées sont marquées par un esprit de raillerie systématique. En 1889, la Société *Immergrün* (avec, entre autres Franz von Stuck) s'était jointe à l'*Allotria* qui, par ailleurs ne cherche à remplacer ni la Münchner Künstlergenossenschaft, ni la Sécession.

C'est ce contexte que connaissent les artistes grecs qui décident alors d'étudier et de vivre dans la capitale bavaroise.

Franz von Lenbach [Schrobenhausen (Bavière), 1836 - Munich, 1904] fait partie de l'entourage de Gysis.

Fils d'un entrepreneur en bâtiment et destiné d'abord à cette même carrière, il peut néanmoins s'inscrire en 1854 à l'Académie de Munich où il se tourne d'emblée vers une peinture de plein air. Passé en 1857 dans la classe de Karl von Piloty, peintre d'histoire, il l'accompagne à Rome en 1860 pour un court séjour qui lui inspire des peintures très ensoleillées. De 1860 à 1862, il enseigne, en compagnie de Böcklin et Degas, à l'Ecole des Beaux-Arts nouvellement créée à Weimar. Les deux ans qu'il passe à Rome et Florence, exécutant des copies pour le baron Friedrich von Schack de Munich, et l'année vécue à Madrid où il copie Titien et Vélasquez, le familiarisent avec le grand style et la tonalité des maîtres anciens.

Fin 1868, sa carrière est décidée : « *Je me rendis à Munich et je fis de la peinture de portraits véritablement mon métier* ». Décoré dès 1869 d'une

médaille d'or à l'Exposition de Munich, familier de Richard Wagner et de Hans Makart, séjournant fréquemment et longuement à Vienne, Lenbach attire dans son atelier les grands personnages de l'aristocratie, de la finance et de l'esprit. Certains, et tout particulièrement Bismarck qu'il rencontre dès 1874, lui inspirent de nombreux portraits de caractère, souvent très variés : de trois quarts, à réminiscences historiques imposantes ou bien en buste, accentuant les particularités physiologiques, mais toujours avec la même vivacité du regard et du mouvement dramatique, enlevés avec une légèreté de virtuose.

Jusqu'à la fin, il se sert systématiquement de photographies pour la prise desquelles il possède une installation perfectionnée. Il traverse l'Europe, voyage jusqu'en Egypte, passe cinq hivers à Rome, préside de 1879 jusqu'à sa mort la société d'artistes Allotria de Munich, est anobli en 1882 et épouse en 1887 la fille du comte de Moltke, chef de l'état-major prussien, dont il se sépare en 1896. Il réside à Munich dans une somptueuse villa remplie d'objets d'art, éclairée de l'électricité.

Il désapprouve vivement la Sécession de Munich et se place en 1896 à la tête de la Münchner Künstlergenossenschaft qui regroupe des artistes conservateurs. Les honneurs officiels qui lui sont désormais prodigués soulignent son appartenance à une étape révolue.

Auprès de Gysis, on trouve également parmi les principaux noms de la peinture Wilhelm Leibl (Cologne, 1844 - Wurtzbourg, 1900).

Moins que les leçons de dessin qu'il reçoit dans sa ville natale, celles de l'Académie de Munich, à laquelle il s'inscrit en 1864, jettent les bases de l'art du jeune Leibl. Parmi ses maîtres, il faut noter le peintre d'histoire Karl von Piloty. C'est à Munich que Leibl se lie avec Johan Sperl, qui restera son ami jusqu'à la mort, et avec d'autres qui constitueront le « cercle » de Leibl.

Les œuvres de Courbet exposés à Munich en 1869 l'impressionnent profondément, et un séjour à Paris en 1869-1870 lui fait connaître Manet, dans la voie duquel il s'engage résolument. La guerre l'oblige à retourner à Munich. Rapidement plusieurs autres jeunes peintres se joignent à lui. Leur activité en commun, principalement de 1871 à 1873, consacre le cercle de Leibl, qui se sépare volontairement des milieux artistiques de Munich en travaillant à la campagne, évitant les grands sujets, traitant des motifs quotidiens en en faisant valoir les valeurs picturales, opposant à la « sauce » académique une peinture *alla prima*, clairement structurée. L'esthétique de la peinture « pure » n'exclut pas pour Leibl un traitement scrupuleux du détail ; ainsi on a pu, à juste titre, comparer certaines de ses œuvres à celles de Holbein. A la recherche de la perfection, il lui arrive de manquer d'effet d'ensemble.

Durant les quinze dernières années de sa vie, sa facture se fait plus libre. Il habite successivement plusieurs petites localités situées non loin de Munich, où il peut mener une existence retirée parmi les villageois. Depuis 1891, son ami Johan Sperl vit constamment à son côté et l'assiste dans ses travaux. En 1894, le marchand berlinois Fritz Gurlitt lui ayant demandé des tableaux pour

une exposition, Leibl s'étonne de ce qu'il se trouve en Allemagne quelqu'un pour se souvenir de « ce Leibl enterré vivant ». Un an plus tard pourtant, c'est le grand succès à l'exposition de Berlin. Le marchand-amateur Ernst Seeger achète tous les tableaux présentés et passe avec le peintre un contrat de préemption.

Il meurt à l'âge de cinquante-six ans et sera admiré comme l'un des grands réformateurs de la peinture allemande.

Par la suite, Munich continue à être le centre où se forment les artistes venus de Grèce ... Giorgio de Chirico, d'abord formé à Athènes par Iakovidis, Volanakis et Roïlos, rejoindra naturellement Munich où il fréquentera d'ailleurs un cercle grec de peintres et d'architectes.

2.3. La vie et l'œuvre de Gysis :

Marcel Montandon, auteur de monographies, a écrit en allemand une première biographie de Gysis dès 1902. La préface en était de von Lenbach.

2.3.1. La formation et l'époque grecque :

Nikolaos Gysis est né le 1er mars 1842 à Sklavochori, dans l'île de Tinos (Cyclades). Son père, Onoufrios était charpentier. Sa mère, Margarita Psaltis, était issue d'une bonne famille de l'île. Il avait cinq frères et sœurs : Georges, Marietta, Marigo, Marina et Calliope.

Tinos est connu pour ses artistes ; depuis longtemps ses habitants ont acquis des connaissances et ont créé une tradition dans le travail de la pierre et dans l'art, en général. L'île est vénitienne dès le XIII^{ème} siècle, où une famille nommée Ghisi s'installe, puis devient turque seulement en 1718. Le premier cimetière d'Athènes contient de nombreuses œuvres de ses sculpteurs ainsi que beaucoup de bâtiments publics d'architecture néo-classique. Pour la construction de ces derniers, si les architectes étaient souvent bavarois, les exécutants étaient la plupart du temps originaires de Tinos. Gysis est issu d'une de ces familles, ainsi que Nikiphoros Lytras, dont il sera également question, et le grand sculpteur Iannoulis Chalepas (1851-1938).



Tinos

En 1850, avec l'aide de la mère, père et fils s'installent à Athènes, rue Kalamiotou, dans un petit atelier qu'ils utilisent en même temps comme logement. Nikolaos étudie au Lycée de Karamanou, rue Athinas. A cette époque, il reproduit des gravures qu'il voyait accrochées dans les maisons voisines et il donne une grande importance aux cours de dessin. Parallèlement, il suit des cours à l'Ecole Polytechnique, de manière non officielle, à cause de son âge.

Trois ans plus tard, bien qu'auditeur libre à Polytechnique, il reçoit au concours annuel des élèves, un prix pour une gravure sur bois ayant pour thème *La cigogne debout (ou noble)*.

Dès 1854, Gysis étudie officiellement à Polytechnique avec comme professeurs : Philippos Margaritis, Agathangelos Triandaphilos, Raffaello Ceccoli, Ludwig Thriersch et Petros Pavlidis-Minotos et Vassilios Karoubas-Skopas.

Au concours annuel de Polytechnique, Gysis obtient en 1858 le premier prix pour une gravure (sur métaux?), alors que, comme le rapporte le biographe Marcel Montandon, lors d'une visite du roi Othon à l'Ecole, il lui fut présenté comme le plus talentueux élève.

Un an après, Gysis participe à l'Olympia, la grande exposition industrielle, commerciale et artistique qui commençait à être organisée au Palais du Zappion, à Athènes, par la Commission des Legs de l'Olympia.

En 1862 Gysis fait la connaissance sur recommandation de son ami Nikiphoros Lytras, du riche Nicolaos Nasos, de Tinos, lequel l'appuiera pour l'obtention d'une bourse de la Fondation Notre Dame de l'Annonciation de Tinos.

A ce moment, aucune destination n'est imposée aux boursiers ; les premiers choisissent de préférence l'Italie, mais le voyage vers Munich finit par s'imposer transformant peu à peu l'Ecole d'Athènes en véritable antichambre de l'Académie des Beaux-Arts de Munich.

Gysis se liera avec Nasos, puisque plus tard celui-ci deviendra son beau-père. A cette époque, il peint les portraits de la famille Platis, où il note avec exactitude l'année et le mois de leur création.

La même année, il commence à s'occuper des fresques de la maison de Nasos à Chaïdari, qui représentaient les quatre saisons sous forme de jeunes filles ; fresques qui ont cependant été détruites.

En octobre 1864, il termine ses études à Polytechnique ; sur son diplôme, sont alors mentionnés tous les prix qu'il a reçus aux concours annuels.

2.3.2. Arrivée et ascension à Munich:

Le 1er juin 1865, après beaucoup de retard pour l'approbation de la bourse d'étude tant désirée, Gysis salue les siens et part du port de Syros. Le mardi 22 juin, il arrive à Munich après avoir traversé Trieste, Vienne et Salzbourg ; là il s'agissait de compléter ses études mais selon un autre destin, d'y rester sans retour.

Il rencontra immédiatement son compatriote et ami, alors étudiant à l'Académie, Nikiphoros Lytras, il visite avec lui la Alte Pinakothek et la München Künstlerverein, alors que le dimanche soir suivant, il voyait l'Opéra de Gounod, Faust, fait qui constitue le premier témoignage de son intérêt pour le théâtre lyrique, intérêt resté intact jusqu'à la fin de sa vie.

Alors qu'il l'attendait depuis le mois de septembre, sa bourse n'arriva que début octobre. Cependant, sa nature lyrique fait que, malgré ses problèmes économiques, avec la première somme d'argent, il achète une guitare pour satisfaire son désir d'apprendre la musique. En octobre, il commence à étudier au Cours Préparatoire de Hermann Anschütz, et un an plus tard au Cours Alexander von Wagner, avant d'être admis dans la classe de Karl von Piloty, peintre d'histoire. Le rôle de Lytras est important dans les premiers pas de Gysis à Munich ; il l'introduit rapidement dans la vie artistique de la ville, avec la visite des musées, de l'Opéra et la Kunstverein, qui abrite alors, contrairement à l'officielle salle d'exposition du Glaspalast, les tendances en peinture les plus progressistes.

1868 est une année importante pour l'évolution de Gysis, puisqu'il réalise son souhait d'entrer dans la classe de Piloty. A cette époque, se renforce son amitié avec les peintres Franz von Defregger et Eduard Kurzbauer, si bien que sur son journal, il rapporte que la même année il effectue un voyage avec eux dans différents lieux de la Bavière.

Gysis dans tout son parcours artistique interrompt son travail laborieux pour se reposer dans des régions voisines, surtout au Tyrol, la patrie de son ami fidèle Defregger.

Septembre 1870, Gysis termine son oeuvre, *L'Examen des chiens* (Εξέταση των Σκύλων) et la présente à l'exposition organisée à l'Académie pour les blessés de la guerre franco-germanique. Piloty a confié l'organisation de l'exposition à son élève Kurzbauer avec ordre de rassembler des œuvres de sa

classe. Montandon nous informe que, ont été sélectionnés au total 11 autres artistes, parmi eux Volanakis, information importante pour l'artiste grec, mais de manière plus générale pour l'avancement des Grecs à Munich. L'œuvre de Gysis *L'examen des chiens* a été achetée avant qu'elle soit terminée...

En 1871 Gysis expose son œuvre *Les orphelins* à Vienne, décrochant de bonnes critiques. En même temps, il termine les *Annonces de la Victoire* qu'il expose à la Münchner Kunstverein. Le gouvernement bavarois lui confie la décoration de l'Hôtel de Ville de Munich, à l'occasion de l'heureuse issue de la guerre franco-germanique. Il dessine la personnification de la Victoire, une femme ailée avec des couronnes dans les mains, inscrite dans un grand cercle, figure qu'il utilisera pour les affiches des dernières années.

Il est à souligner que dans sa composition, *Les orphelins*, figurent près de la signature les mots « ο Έλλην » (Le Grec), quelque chose qu'on ne peut constater sur aucune autre œuvre. Manifestement, les premières années de sa reconnaissance il veut mettre en avant son origine grecque. L'œuvre *Annonces de la Victoire* qui se rapportait à la récente guerre de 1870 obtient le 1er prix de l'Académie, alors que sa composition avec pour thème « la victoire » a été choisie pour la décoration de l'Hôtel de Ville, même si Gysis était étranger et si les événements concernaient l'histoire récente des Allemands.



2.3.3. Retour aux sources :

Le 3 avril 1872, il entreprend son premier voyage de retour en Grèce, qui fût pour beaucoup dans la prise de conscience, mais aussi dans l'évaluation personnelle de ce qu'il reçut comme enseignement à l'École de Piloty. Gysis est resté déjà sept ans dans la capitale bavaroise, il a terminé avec succès ses études, il a connu les représentants des mouvements réalistes, les idéalistes,

l'histoire et, encore, la société de l'époque. Il est désormais mûr et enthousiaste, il peut considérer à sa juste valeur tout ce qui lui est offert. Objectif du voyage : rendre visite aux siens, mais en même temps estimer les conditions qui prévalent pour un retour dans un futur proche ou plus éloigné.

Il part de Munich et suit la route connue : Insbruck, Vérone, Bologne, Florence, Naples et Brindisi, pour arriver à Athènes où il ouvre un atelier dans la maison de son père, 18 rue Thémistokléous. Il visite la région d'Athènes, principalement Mégare, où son futur beau-père Nicolaos Nasos a ses entreprises, et il représente ses impressions en ce qui concerne la lumière et la couleur dans les œuvres de cette période.

Comme il est naturel, il fixe également les portraits de ses parents, Onourfos et Margarita, et de son bienfaiteur Nikolaos Nasos.

L'été 1873 il part avec Nikiphoros Lytras pour l'Asie Mineure, d'où il rapporte différents dessins aux types caractéristiques de l'Orient, intérieur de maison, etc....Après son retour à Athènes, il exécute l'oeuvre *L'Arabe nourrice*, l'importante composition pour son incarnation de l'esprit de l'Orient avec pour thème *Punition du voleur de poule* et une seconde version de l'oeuvre *Les orphelins*, alors que le voyage du retour à Munich est retardé, à cause d'une épidémie de choléra qui a éclaté dans la capitale bavaroise. Cette année-là, quand Gysis se trouve en Grèce, se déroule l'Exposition Internationale de Vienne, à laquelle il prend part avec *Annonces de la Victoire*, alors que Lytras participe avec la composition *L'Incendie de la flotte turque par Canaris*, oeuvre réaliste mais en même temps mise en scène, tant ses impressions de l'Ecole de Piloty étaient encore récentes.

Juin 1874, Gysis retourne en Allemagne avec Lytras, alors qu'il a connu la fille de Nasos, Artémis, sa future épouse. Son adaptation est difficile et douloureuse, malgré les nombreuses et intéressantes manifestations qui sont offertes à Munich. Ainsi, il aboutit à la conclusion : « l'Italie est belle, l'Allemagne est belle, mais la Grèce est très belle... ». Au début, lui et Lytras ont un atelier commun, en septembre cependant, chacun acquiert son toit et Gysis est satisfait de son indépendance. La première oeuvre qu'il dessine est *Les Fiançailles des enfants*, thème qu'il a certainement prélevé en Grèce et qu'il complète en 1875.

De même, il est influencé par certaines de ses tendances nostalgiques après le si douloureux retour en terre étrangère.



En octobre 1874, il crée aussi la première version de la composition *La promesse* qui a pour thème le malheur humain et il continue la réalisation de l'œuvre *Les orphelins*, mais comme atmosphère, dans la lumière dramatique, il souligne son enfermement, une disposition mélancolique qui dépasse les limites d'un événement affligeant et qui devient la résultante de la solitude et de l'amertume de l'homme qui se bat sans espoir avec les côtés impénétrables de son esprit.

1875 : *La Promesse* est présentée à l'Exposition de Vienne, elle est honorée d'une médaille et est achetée par un collectionneur d'Art local. La même année, il devient membre de la confrérie *Allotria*, à laquelle appartiennent beaucoup d'artistes, et se positionne de plus en plus dans la dynamique de l'esprit de la ville, sans pour autant perdre son identité, restant adorateur et nostalgique de sa patrie. La même année lui est faite la proposition honorifique par Athènes de tenir la 2ème Chaire de Peinture à l'Ecole des Beaux-Arts, mais pour Gysis la décision était prise après son voyage en Grèce, quand il a constaté que les possibilités et l'indispensable climat favorable n'existent pas.

1876 : (mars) Son futur beau-père, Nasos, tente de le convaincre à rentrer en Grèce. Or, Gysis donne la réponse suivante : « à revoir... »

La même année, il poursuit son activité intense à Munich avec de nouvelles compositions et participations à des expositions, comme à l'Exposition de l'Art et de l'Industrie Artistique au Glaspalast, où il présente son œuvre *Etude d'Orient* et *Le peintre en Orient* pour laquelle il reçoit un prix de 2ème classe. Ses succès ont des retombées sur les ventes d'œuvres.

Cette année-là, il visitera avec Lytras, Paris. Sur le plan de la création,

Gysis travaille des thèmes essentiellement idéalistes, qui ne cessent de le préoccuper, et il commence sa grande œuvre *L'Art et ses esprits*.

La même année, il se fiance avec la fille de son protecteur Nasos et il resserre ses liens avec tous les Grecs qui étudient ou se sont installés à Munich, particulièrement avec Volanakis, mais aussi avec Lembesis, Iokavidis et Savidis.

L'année 1877 n'est pas caractérisée par une activité intense, puisqu'il part en Grèce pour se marier. Il retourne en juin et en octobre, il visite Vienne avec son épouse. Il trouve cependant le temps de créer sa deuxième version des *Fiançailles*, pour laquelle il obtient la petite médaille d'or à l'Exposition de Berlin, et il continue de travailler la composition *L'Art et ses esprits* dans l'espoir de participer à l'Exposition Universelle de Paris, l'année suivante.

En 1878, la grande Exposition Universelle de Paris s'organise et beaucoup d'artistes Grecs parmi lesquels Ioannis Altamouras, Aristidis Ikonou, Periklis Padazis, Charalambos Pachis, Théodoros Rallis, Iakovos Rizos, également des sculpteurs parmi lesquels Yannoulis Chalepas, prennent part avec de nombreuses œuvres connues et ils arrachent des critiques favorables.

Gysis participe à la section grecque avec sa deuxième version des *Fiançailles* et avec une *Tête d'Arabe*, alors qu'à la section allemande il présente *L'Oriental avec un instrument de musique*, que les Allemands avaient envoyé sur leur propre choix. Dans les publications, est toujours signalée la restitution des couleurs par le peintre.

1879 : Il poursuit la réalisation de son œuvre *L'Art et ses esprits*, qu'il expose inachevée avec *Les Fiançailles*, une tête pour la *Sémélé* de Schiller à la deuxième Exposition Internationale au Glaspalast de Munich.

La même année, le 31 mars/12 avril, naît son premier enfant, Pénélope, qui comble le bonheur familial.

Certaines de ses œuvres sont présentées au Musée Kaiserslautern en 1880. Un événement important pour cette même année est sa nomination comme membre honoraire à l'Académie des Beaux-Arts de Munich, tremplin pour sa propulsion à un poste de Professeur Auxiliaire deux ans plus tard. A cette époque, Gysis commence à s'intéresser aux natures mortes et aux têtes caractéristiques d'hommes et de femmes. Montandon signale que dans son œuvre, domine un naturalisme sain. Tous les journaux sont pleins d'éloges et le présentent comme l'artiste du réalisme. Cette année-là, il retourne à une catégorie de thèmes qu'il avait travaillés au début de sa carrière, lesquels portent sur la peine humaine et le malheur : *Le deuil dans la maison du garde forestier*, *Après la mémoire* et *Mère adoptive*, même s'il avait du mal à les vendre, puisqu'ils ne représentaient pas une scène joyeuse. Parallèlement, il commence à travailler les portraits.

En 1881, Gysis participe pour la première fois à une exposition en Grèce, organisée pour La Croix Rouge dans la maison de l'homme d'affaires Vassilios Mèlas. Cette année naît sa deuxième fille Margarita et meurt sa mère.

1882 est l'année de la grande création, autant en peinture de mœurs qu'en natures mortes. Il exécute les œuvres : *Kou-Kou*, *La Récitation*, *Grand-père avec deux chats*, *Grenades*, *La Dinde* et il commence sa grande œuvre *Carnaval à Athènes*. La même année, l'Académie des Beaux-Arts lui propose la place de Professeur Auxiliaire, distinction qu'il peut considérer très honorable. L'acceptation de la proposition est considérée comme déterminante pour le cursus de Gysis, car ainsi il prend conscience que s'éteint le plus petit espoir de retourner dans sa patrie. Il y joue un rôle important tant auprès des étudiants allemands que des jeunes peintres grecs qui viennent y faire leurs études, plutôt qu'à Paris.

1883 : Gysis compte terminer son œuvre *La Joie* et l'envoyer à l'Exposition du Glaspalast. Il en est cependant empêché par une maladie et il prend part avec *Récitation* et une tête de vieux, et il gagne la distinction de second prix. Ainsi, il rate l'occasion de terminer une œuvre idéaliste et allégorique.

1884 : Il peint *Conte de la grand-mère*.

1885 : Il peint *La Cartomancienne* ou « *Η Χαρτορίχτρα* », ainsi que *L'Ecole secrète*, compositions semblables par leur conception et leur taille.



1886 est l'année où Gysis commence sa grande œuvre *Symphonie printanière*, laquelle restitue l'opéra, une atmosphère idéaliste. L'expression, l'emphase qui est donnée pour le début d'une nouvelle période d'allégorie idéaliste est justifiée, puisque Gysis abandonne les autres thèmes. Il participe à l'Exposition de Berlin.



1887 : Il prend part à la troisième version de *La Promesse* à l'exposition annuelle au Künstlerhaus de Vienne et, surtout, il dessine le drapeau de l'Université Nationale Capodistrienne d'Athènes.

2.3.4. Reconnaissance européenne :

L'année 1888 marque un tournant vers d'autres genres d'expression artistiques, notamment l'affiche, que Gysis développera les dix dernières années de sa vie. En même temps, il devient Professeur régulier de l'Académie des Beaux-Arts de Munich et il obtient la place après un choix entre quatre professeurs auxiliaires allemands. Ce choix honorable le flatte particulièrement, le peine cependant, car il doit renier sa nationalité grecque.

Néanmoins, à la quatrième Olympia du Zappion, où tous les artistes connus de formation allemande et française ont pris part, lui participera avec *Les Fiançailles*, *Le Conte de la grand-mère*, *L'Ecole secrète* et *Les Pommes*, œuvres essentiellement de mœurs. Les critiques sur son drapeau de l'Université d'Athènes l'ont peut-être rendu amer.

1889 : Il participe à l'Exposition du Zappion, et la même année, il élabore le dessin d'une médaille pour l'exposition annuelle du Glaspalast, qui à partir de 1896 était donnée comme prix pour les organisations internationales.

1890 : Il a un quatrième enfant, Iphigénie. Il fait alors deux portraits de sa femme lesquels font entendre les principes du Gründerzeit, et réunissent pourtant également des éléments des nouvelles tendances. Il participe à l'Exposition Universelle de Paris.

1891 : Il termine une composition symbolique pour l'album de la Künstlergenossenschaft pour les 70 ans du vice-roi Luitpold avec pour thème « Histoire » ; l'année suivante il la transpose agrandie sur l'affiche qu'il peint pour la 6ème Exposition Internationale Artistique au Glaspalast.



1892 : Année marquante dans l'histoire de l'Art de la capitale bavaroise. Peintres et sculpteurs se sont détachés protestant contre les principes archaïques de la Künstlergenossenschaft et ont fondé une autre union avec de nouveaux objectifs qui s'est appelée Sécession (Sezession). Il semble que Gysis participait aux premières séances et il regardait avec un certain malaise le climat intense qui se développait dans la communauté artistique, à laquelle il appartenait depuis les débuts de son arrivée en Allemagne. Il n'a pas adhéré à la nouvelle union, bien que son art allait avec beaucoup de principes du nouveau mouvement, le Jugendstil. La même année il est choisi comme membre du Jury pour l'exposition de Chicago de 1893, il reçoit un prix à l'Exposition de Madrid pour sa troisième version de *Promesse* et il remet sa candidature pour paraître dans la Grande Encyclopédie.

1893 : Il participe avec son œuvre *Carnaval à Athènes* à l'Exposition de Chicago (Exposition colombienne de 1893) et il travaille sur l'illustration du récit *Philippos Marthas* de Dimitrios Vikèlas (écrivain et poète de Syros, 1835-1908). Cette nouvelle occupation avec le livre tend à modifier ses moyens d'expression et à élargir ses centres d'intérêts quant aux formes de l'art. La même année il

peint une affiche pour les cent ans de fonctionnement de la fabrique de pianos *Ibach und Sohn* avec une représentation intitulée *Harmonie* pleine de symboles allégoriques. Pour cette œuvre, il reçoit le premier prix parmi 152 participants et ce fait lui procure des sentiments de fierté et d'euphorie. Soulignons que Gysis est désormais passé à l'élaboration de certains thèmes conceptuels.

1894 : Il continue à exposer avec la *Künstlergenossenschaft* au *Glaspalast* et il médite sur différentes compositions de contenu principalement religieux (*L'Archange*).

1895 : Année bien remplie pour Gysis. Il peint sur commande différentes œuvres comme la couverture du magazine *Über Land und Meer*, le Diplôme des Ingénieurs « Théorie et Pratique », puis il entreprend de peindre, suite à une commande, une œuvre pour le plafond de la salle de conférence du Musée de l'Artisanat de Nuremberg. Il réalise également son profond désir de retourner en Grèce, suite à 18 années de nostalgie, désormais en artiste reconnu. Il voyage avec le fils de Karl von Piloty, Robert, et son ami et professeur à l'Académie Ludwig Löfftz. Le nouveau visage de la Grèce, mais aussi sa très belle nature l'impressionnent ; les vécus du voyage se transforment en compositions idéalistes qu'il réalisera à son retour à Munich.

1896 : Il termine le Brevet des Jeux Olympiques après de grandes difficultés sur le thème.

La guerre de 1897 dans les Balkans le déçoit. Ses pensées tournent toujours autour de la Grèce. Il choisit d'incarner en image l'épigramme de Dionysios Solomos *La catastrophe de Psara*.



Psara, petite île héroïque au nord-ouest de Chio, avait connu pendant la guerre d'indépendance une tragique défaite contre les Turcs. Le poète Andréas Calvos (1792-1869) composa également des vers inspirés de cet événement.

Le peintre vit davantage dans un monde à lui et cela se remarque par ses lettres qui sont pleines de pensées idéalistes. De cette époque sont connus

les dessins : *La poésie accorde son violon avec la chanson du printemps, La réputation, L'esprit de l'artiste ou Art et travaux manuels, Le regret, Ame perdue, L'union fait la force,...*

Le dessinateur et peintre autrichien Alfred Kubin (1877-1959) fait un passage dans sa classe. Il fréquente irrégulièrement le cours et finit par arrêter ses études.

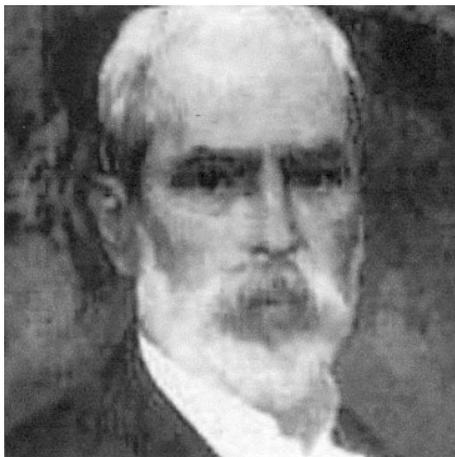
Il participe à l'Exposition du Glaspalast de 1898, où lui est réservée une salle dans laquelle il expose 24 peintures à l'huile (*Le pâtissier,...*) et de nombreux dessins qu'il sélectionne en partie avec son élève Anna May. De cette exposition sont achetés 13 dessins pour la Staatliche Graphische Sammlung de Munich.

Un an avant sa mort, ses forces l'abandonnent, mais il continue à travailler intensivement autant pour l'achèvement de *Apothéose* et son exposition au Glaspalast que pour d'autres compositions, comme *Le Nouveau siècle* qui le représentera lors de l'Exposition Universelle de Paris l'année suivante. En même temps il expédie *Gloire* à Georges Nasos pour qu'il la présente à la Commission pour l'Exposition d'Athènes et il la propose contre 1500 Francs Or au Musée National, même si à Vienne ils avaient demandé d'acheter l'œuvre contre 3000 Marks. La critique en Grèce était négative et le peintre, fâché de cet affrontement, tente de pondérer le fait avec son succès au Glaspalast pour *Gloire de la Bavière*.

La dernière année de la vie de Gysis où, malgré sa grave maladie (il était atteint de leucémie), il continue de travailler, d'exposer et d'espérer dans le rétablissement de sa santé. A part sa participation à l'Exposition Universelle de Paris avec des créations récentes, comme *Le Nouveau siècle*, il prend part à l'Exposition du Glaspalast avec la grande composition religieuse *Voici que l'époux arrive*. Il devient cette année-là le directeur de l'Ecole des Beaux-Arts d'Athènes.

Gysis meurt le 4 janvier 1901 et est enterré au cimetière Nordfidhof de Munich. En son honneur, le sculpteur Heinrich Waderé (1865-...) fit un monument, une stèle. Cette stèle a longtemps décoré sa tombe ; elle est aujourd'hui à l'entrée de l'église de la communauté orthodoxe grecque de Munich, Salvatorkirche. Son nom, ainsi que celui de sa femme et de ses enfants, y sont gravés.

Son ami et célèbre peintre dans la communauté artistique de Munich Franz von Lenbach peint Gysis mort et Kostis Palamas (1859-1943) compose le poème *Pour la tombe de Nikolaos Gysis*.



N. Gysis

3. Autres peintres grecs de l'époque :

3.1. *Nikiphoros Lytras (1832-1904) :*

Peintre de l'Ecole de Munich, né à Tinos, professeur à l'Académie des Beaux-Arts d'Athènes. Il est en quelque sorte le fondateur de l'art néo-grec. Il retourne en Grèce après avoir achevé ses études à Munich et enseigne à Athènes la peinture à toute une génération de jeunes artistes. Son maître à Munich est Karl von Piloty.

Retour de panigyri.

Lamentation psariote.

Les chants de Noël.

L'Incendie de la flotte turque par Canaris.

Canaris (extrait), *Les Orientales*, Victor Hugo :

Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon

Suit la barque hardie,

Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,

Arbore l'incendie !

7 novembre 1828

3.2. *Georgios Iacovidis (1853-1932) :*

Peintre expressionniste de Lesbos. Professeur à l'Académie des Beaux-Arts d'Athènes et Académicien. Ecole de Munich. Il forma de Chirico à la peinture.

L'Epouse de l'artiste avec son fils.
Les premiers pas.

3.3. Charalambos Pachis (1844-1891) :

Né à Corfou, Ch. Pachis présente les caractéristiques de la peinture des Iles Ioniennes dans la deuxième moitié du XIXème siècle. Il étudie à l'Académie de Saint Luc à Rome (1868-1869) puis en 1870 il s'installe à Corfou où il enseigne d'abord à l'Ecole « Capodistria » avant de créer sa propre école d'art. Il suit le mouvement artistique grec et participe à des expositions en Grèce et à l'étranger. Il aborde toutes sortes de thèmes mais se distingue dans la peinture de mœurs et dans les paysages. *Le Premier Mai à Corfou.*

Son art du portrait apparaît conservateur, influencé par les originaux italiens des XVème et XVIème siècles. *Fille de Corfou*, Collection Koutlidis.

Conservateur et même rétrograde, ainsi apparaît-il dans les compositions historiques, avec une certaine faiblesse à restituer le caractère dramatique des événements (*L'assassinat de Capodistria*, Collection particulière, Corfou) et à former une plastique personnelle, puisqu'elle dépend chaque fois entièrement d'un modèle européen.

Le contexte historique cependant à la fin du siècle rend ses œuvres opportunes, et il n'est pas étrange que sa composition *Samuel*, inspirée de la poésie d'Aristotelis Valaoritis (1824-1879), reçoive la médaille d'or à l'Exposition Internationale de La Canée en 1900. La composition *Rigas Feraios* (1871, Collection Koutlidis) représente le héros en prison qui règne sur le lieu et effraie le geôlier d'un de ses mouvements caractéristiques de la main. L'œuvre présente un intérêt car il lie de manière persuasive des éléments académiques (organisation de l'espace, différentes sources de lumière et contrastes marqués) avec des éléments populaires (corps lourds, visages expressifs, gestes et inscriptions).

4. La peinture de mœurs chez ces artistes :

4.1. Le mouvement artistique et littéraire :

La peinture grecque subit à cette époque les influences des mouvements artistiques répandus alors dans l'Europe entière.

Une grande partie du XIX^{ème} siècle est marquée par le réalisme dont la principale caractéristique est l'intérêt pour le monde contemporain. Observer la réalité actuelle et la reproduire avec sincérité est pour ces artistes l'unique moyen de donner forme à une authentique nécessité expressive. Sur l'observation et la représentation, pèse la nouveauté des théories perceptives, des intérêts sociaux, de la conception de l'Histoire.

Sur la scène du tableau, jusque-là destinée à des personnages extraordinaires ou à une nature idéalisée ou fantasmée, commencent à apparaître les gens du commun absorbés par leurs tâches quotidiennes, le paysage urbain, la province rurale. En France, avec Jean-François Millet (1814-1875), les paysans entrent dans la peinture pour décrire des hommes et des femmes authentiques, avec leur propre énergie physique et leur propre force sociale.

Gustave Courbet (1819-1877), à l'intérieur du réalisme, adhère au versant idéologico-politique du mouvement ; de son importante participation au débat critique naîtra l'esthétique réaliste.

Le principal théoricien français est l'écrivain Jules Husson, dit Champfleury, auteur de l'essai *Le Réalisme*, publié en 1857. En voici un extrait :

« ...le public a adopté avec un certain plaisir le mot réalisme, parce qu'il lui sert à classer une autre génération. Il y a trente ans, les Romantiques représentaient une jeunesse apportant de nouvelles formes dans l'art ; il en est de même aujourd'hui des Réalistes. Ce sont des mots excessivement creux, mais qui servent de jalons au public ; par réalistes, il entend une nouvelle fournée d'écrivains, de peintres, de musiciens [...], le public les appelle réalistes uniquement parce qu'ils ont trente ans et qu'on attend d'eux des œuvres plus jeunes jusqu'au jour où ils seront remplacés par une autre génération qui s'avancera en criant un autre mot à terminaison en isme. Ainsi va le monde. »

Champfleury, fervent défenseur de Courbet, disait encore que « le réalisme est aussi vieux que le monde ». Il n'en est pas moins vrai que le mot, dérivé du vocabulaire de la philosophie où il s'oppose à idéalisme, prend, appliqué à la peinture du milieu du XIX^{ème} siècle, un sens bien précis et qui n'est pas toujours flatteur aux yeux des contemporains. S'il est synonyme de modernité, c'est-à-dire à la fois de nouveauté et de représentation de la vie moderne, urbanisée et industrialisée pour l'Europe Occidentale, il est aussi souvent synonyme pour les critiques académiques et le public bourgeois de vulgarité ou de socialisme dangereux.

Courbet demandait : « Pourquoi chercherais-je à voir dans le monde ce qui n'y est pas et à défigurer par des efforts d'imagination ce qui s'y trouve ? ». C'est assez clairement refuser de corriger la nature par les canons d'une beauté idéale ; c'est également écarter de sa thématique les sujets autres que les événements de la vie quotidienne.

En Allemagne, le réalisme s'affirme surtout à travers les canaux plus évidents du portrait et du paysage. Et si, à Berlin, Adolf von Menzel montre qu'il connaît les leçons de Constable, à Munich (véritable berceau du réalisme allemand), Wilhelm Leibl suit strictement l'enseignement de Courbet.

Wilhelm Leibl, élève de l'Académie de Munich, rencontre Courbet qui expose à Munich en 1869 ; son art s'oriente aussitôt vers le réalisme. De retour en Allemagne, il se consacre alors à une peinture d'une grande pureté, toujours plus tournée vers le monde paysan, représenté avec un esprit aigu d'observation.

Nous pouvons facilement imaginer que Gysis voit l'exposition des œuvres de Courbet avec un grand intérêt et qu'il est influencé par le maître tout comme Leibl.

Le réalisme pictural entretient des rapports d'entraînement réciproque avec la littérature réaliste. Il se caractérise fréquemment par un goût du terroir, par un effort pour exalter la vie traditionnelle dans les provinces et les campagnes, ainsi que les particularismes régionaux.

Le réalisme est un art non seulement observé mais documenté, un travail patient sur des documents graphiques ou des écrits ; les personnages peints ou décrits sont des « cas » révélateurs et exemplaires.

L'admiration pour les maîtres anciens se déplace et se porte sur les petits maîtres hollandais, exemple de vision aiguë du paysage localisé comme des scènes familiales (tablees dans les auberges, kermesses et travaux paysans, visages typés à la limite de la caricature). Le réalisme sobre et sombre de Ribera ou des débuts de Vélasquez et de Murillo leur sert aussi de guide.

Dans les Iles Ioniennes, des peintres comme Ch. Pachis combinent l'art italien du XVIIIème siècle avec la tradition populaire locale. Ainsi sont introduites les scènes de mœurs de plein air, celles-ci correspondent aux scènes de vie quotidienne peintes à la même époque à Athènes.

La recherche d'une continuité nationale dans le temps est, assurément un phénomène européen du XIXème siècle, lorsque la conscience nationale des peuples montre le chemin de l'Etat. Ce phénomène s'est naturellement fait sentir en Grèce. Les Grecs doivent se trouver une identité qui ne soit pas calquée directement sur les Anciens, leurs ancêtres. A partir des années 1840, apparaissent des études enrichissant la connaissance nationale, études qui soulignent le caractère continu, ininterrompu de l'hellénisme depuis l'Antiquité.

Sont importantes à ce niveau l'œuvre historique de Constantinos Paparrigopoulos et les études folkloriques de Nicolaos Politis. Il ressort de ces études que les quelques décennies de vie citadine empêchaient de sevrer la société grecque d'une culture traditionnelle plutôt rurale. Cela explique en partie

le franc succès de la peinture de mœurs après 1870, même si les principaux instigateurs, Gysis, Lytras et Iakovidès, ne se sont pas limités à décrire seulement la vie quotidienne grecque mais l'ont aussi fait pour la bavaroise.

C. Paparrigopoulos (1815-1891) a rédigé la première *Histoire de la Nation grecque*, publiée entre 1860 et 1872. C'est la première tentative pour établir une continuité entre les différentes périodes de l'histoire grecque, depuis l'antiquité jusqu'à ce jour, périodes alors étudiées séparément. En démontrant la continuité historique de la nation, Paparrigopoulos donnait une réponse à ceux qui mettaient en doute le fait que les Grecs actuels descendaient des Anciens. La thèse, qui peut être toutefois qualifiée de nationaliste, n'empêche pas l'« Histoire » de reposer sur une argumentation solide, non encore démentie dans son ensemble. L'édition abrégée, traduite en français (mais sans nom de traducteur : *Histoire de la civilisation hellénique*, Paris, 1878), révèle ses véritables buts dans ces propos tirés de l'introduction :

« Rétablir l'unité méconnue de la civilisation hellénique, donner à ses principales phases leur véritable signification, faire entendre la voix de la Grèce dans ce procès historique qui a été jugé par contumace, pour ainsi dire, tel est le but de cet ouvrage. [...] En traitant mon sujet sous un point de vue bien différent de celui qui a prévalu jusqu'à présent en Europe, j'ai évité autant que possible toute discussion passionnée. La cause étant juste, elle ne peut que gagner à être plaidée avec modération. »

Il est évident que Paparrigopoulos, dans cette perspective toute nouvelle, prise sous un angle purement grec, réussit à lier d'une façon permanente les différentes périodes de l'histoire de son pays. De plus, en réhabilitant la période byzantine, qui commençait à être présentée comme trait d'union entre l'antiquité et la période moderne, il rappelle que les Grecs sont directement issus de ce passé. Evidemment, cette récupération est traitée ici avec habileté et délicatesse.

Nikolaos Politis (Kalamata, 1852 - Athènes, 1921), homme doté d'une grande sensibilité littéraire et spécialiste du folklore, a été formé à l'école moderne de Munich. Il pousse les poètes de son époque à « se libérer de la dépendance extérieure et à témoigner de la vie grecque dans toutes ses manifestations ». Il ouvre en 1883 un concours semestriel de « nouvelles grecques ». Son intention est la suivante :

« Il faut admettre que ce genre littéraire, la nouvelle, peut exercer une influence morale considérable, par le fait qu'il traite d'arguments nationaux relatifs au caractère national et à la formation des coutumes. Ainsi, des scènes de l'histoire ou de la vie sociale, liées opportunément à la narration, stimulent bien plus les sentiments du lecteur, et non seulement le divertissent et l'instruisent sans fatigue, mais encore éveillent en lui un sentiment d'amour pour la patrie. »

Dans ces années de trêve politique, sous un gouvernement libéral qui se consacre à des réformes et à des ouvrages d'intérêt public, la nouvelle, fondée sur un sujet régional, est extrêmement cultivée et connaît un succès croissant auprès du public. Dans un contexte historique plus ample, au niveau européen,

la Grèce, avec ce genre de récits, s'inscrit dans le courant de la prose réaliste. Cependant, l'intérêt pour la vie rurale qui, en Italie, en Allemagne, en Russie ou en France, constitue un élément secondaire pour le réalisme, prend, en Grèce, des proportions capitales. Parallèlement au développement du naturalisme, la description de la vie paysanne, avec le temps, finit, en Grèce aussi, par toucher au paroxysme avec des personnages qui entrent vainement en conflit avec la société et dont l'échec prend souvent des teintes d'horreur (Papadiamandis, *La tueuse*, 1903).

1880 marque le début de « la génération littéraire de 1880 », dont font partie Kostis Palamas, Vizyinos et Papadiamandis. Yannis Psicharis (Odessa 1854 - Paris 1929) jouera lui un rôle déterminant dans la « bataille de la langue ». Ces premières nouvelles de mœurs appelées, comme le courant artistique, *ηθογραφία*, font leur apparition dans l'hebdomadaire « Estia » (Εστία) ou parmi les collaborateurs du journal.

A l'extrême fin du XIXème siècle, avant que la route de Paris ne prenne définitivement le pas sur celle de Munich, quelques peintres vont renouer avec la tradition rare et ancienne du voyage en France sans passer, même pour un temps très bref, par la Bavière. Parmi eux, Théodore Rallis (1852-1909), qui se spécialise dans l'orientalisme.

4.2. Les œuvres :

4.2.1. L'Ecole secrète de N. Gysis (1885-1886) :



Huile sur bois, 58 x 73 cm. Collection Prodromos Emfietzoglou, Athènes.

Au cours des quatre siècles d'occupation turque - de 1453 à 1821 - la langue grecque a été religieusement préservée et transmise de génération en génération en même temps que l'orthodoxie, la nuit, dans les cryptes des églises. Cela s'appelait l'« école secrète ». Parler sa langue et appartenir au culte orthodoxe signifiaient : rester grec, préserver ses croyances ancestrales et les vivre à travers une trame de gestes qui venait souvent de l'Antiquité.

Cette œuvre de Gysis appartient donc en même temps à l'histoire grecque mais aussi à la tradition, une partie du peuple grec vivant encore sous la domination ottomane à cette époque. Entre peinture de mœurs et peinture d'histoire, ce tableau devient rapidement connu du grand public, d'une part grâce à son prix de vente alors élevé, d'autre part grâce à son exposition dans de nombreuses villes grecques selon l'initiative du nouveau propriétaire.

L'œuvre a donc été amenée à jouer un rôle important à certaines

périodes et à être interprétée de manière très large par le public et les collectionneurs.

4.2.2. Carnaval à Athènes de N. Gysis (1892) :



Huile sur toile, 132 x 187 cm. Musée de la ville d'Athènes.

Le Carnaval en Grèce appartient surtout aux hommes et plus spécialement aux jeunes gens célibataires qui préparent leurs farces des semaines à l'avance et qui les racontent encore des années après. Leur groupe agit collectivement, dirigé par un chef reconnu par tous qui distribue les rôles et veille à la coordination de l'ensemble. Après avoir atteint son paroxysme, le charivari s'achève le Dimanche Gras ou le Lundi Gras.

L'attention se concentre sur les déguisements qui sont, bien entendu, fabriqués avec les matériaux trouvés au village et représentent des sujets familiers à tous. Les animaux en sont le thème principal : l'âne et ses oreilles, le bouc et ses cornes, le chameau et sa bosse, la poule et ses duvets. Les personnages typiques du village aussi : le pope et sa femme, le maître et ses élèves, le bey et ses acolytes, le jeune marié et sa jeune épouse. Lorsque le carnaval n'a pas de thème précis, le déguisement n'est là que pour cacher l'identité de la personne et provoquer l'étonnement, la peur ou la curiosité. Les participants au carnaval portent des masques, des peaux de bêtes, de vieux habits, se peignent le visage en noir, en blanc ou en rouge et suspendent des sonnailles à leur déguisement. Ces hommes masqués sont connus sous de multiples noms : *arapdis*, *karnavalia*, *katsiveli*, *skylaréi*, *moutsounes*, *arkoudiaréi*,.... Ils vont le soir de maison en maison pour chanter leurs chansons et danser avec les habitants. Ils taquent les filles, effraient les enfants et se moquent des vieux. Quand ils arrivent sur la place du village, ils se mettent en cercle pour manger la galette pétrie de leurs mains, boivent et dansent. Ils jouent parfois des saynètes satiriques qui ridiculisent des situations familières et des figures du village. Ils exécutent autour des feux les danses habituelles avec une exubérance mêlée de bouffonneries ou des danses spécifiques accompagnées de chansons paillardes et de gestes obscènes. On peut citer

comme exemples la danse appelée « Πώς το τρίβουν το πιπέρι » (Comment moulin le poivre) qui consiste à toucher la terre avec les différentes parties du corps et la danse « Αγία Σήρα » (Sainte Sotira) où les danseurs forment une chaîne en se tenant par les mains passées entre les jambes.

On ne chante et on ne danse de cette façon que dans l'atmosphère licencieuse du carnaval ou quand s'achèvent les festivités du mariage.

4.2.3. Les Fiançailles des Enfants, N. Gysis, 1877 :

Huile sur toile, 103 x 155 cm, Pinacothèque Nationale d'Athènes.



L'amour romantique tel qu'on le conçoit de nos jours n'existait pas alors. Les jeunes gens trouvaient normal que le choix de leur compagnon soit fait par d'autres et que leur père ait le dernier mot dans l'affaire. D'ailleurs, un village n'offre pas un grand choix, les jeunes gens en âge de se marier à un moment donné étant peu nombreux et souvent membres d'une même grande famille. Habituellement, le choix s'est manifesté dès la petite enfance, les regards et les mots échangés en cachette ayant suivi jusqu'à ce que les parents aient officialisé le lien. L'enlèvement, bien que fort discuté, est rare, car il suppose l'assentiment de la jeune fille, la négligence des parents et la possibilité pour le nouveau marié de s'établir loin du village.

Il était de règle d'utiliser les services d'une entremetteuse, et cela sans

attendre. Dès la naissance de la fille, la famille étudie les maris potentiels, dans le souci d'établir un arrangement le plus rapidement possible. Quant aux parents du garçon, ils ont besoin de personnes pour partager le travail avec eux et de petits enfants pour les soigner dans leur vieillesse. De plus, les hommes quittent souvent les villages comme travailleurs saisonniers, marins, marchands ou émigrés ; une épouse à la maison est un moyen d'assurer leur retour.

Une proposition de mariage ne peut se faire sans intermédiaire, aucune des parties ne pouvant courir le risque d'un refus. Ce rôle revient habituellement aux vieilles femmes expérimentées, discrètes, éloquentes et libres de faire des visites. Quand les négociations concernent des jeunes gens de villages différents, la personne la mieux placée est le brodeur qui loge chez les parents de la fille pour préparer la dot. Il a donc tout le temps d'observer ses qualités et de mettre en avant les mérites du mari candidat. L'entremetteur ou l'entremetteuse sont toujours invités aux fiançailles et au mariage où des couplets spéciaux leur sont dédiés.

Quand l'entremetteur a obtenu un accord de principe des deux parties, il organise une rencontre entre les deux pères, secrètement, pour éviter les commérages. Chacun mentionne ce qu'il a l'intention de donner à son enfant : champs, maison, oliviers, bêtes, vêtements. Etant donné que chacun des deux connaît assez bien l'état de fortune de l'autre et le nombre d'enfants qui lui reste à marier, la négociation est purement formelle. L'accord conclu, ils se serrent les mains et dès cet instant commence la procédure de mariage ; des coups de feu sont tirés en l'air, on offre à boire une tournée au café, on se congratule. Les préparatifs sont entamés.

Dès lors, les jeunes gens sont considérés comme fiancés, ils échangent des anneaux d'argent et ont le droit de se rencontrer en présence d'un membre de leur famille. Les deux familles réunies fêtent les fiançailles, au cours d'un repas où des plats traditionnels particuliers sont offerts. Pendant toute la soirée, les fiancés, chacun entouré de ses amis, restent assis séparément. Le repas fini, on entonne d'abord des chansons de table et ensuite des chansons à danser. Puis vient le moment de danser pour le couple. Cet instant est important, car c'est la première fois qu'ils se montrent publiquement ensemble. Ils débentent par une danse en vis-à-vis, puis mènent une ronde ouverte et la danse se poursuit tard dans la nuit. Avant le départ des invités, la jeune fille se présente à ses nouveaux parents avec des foulards : elle s'incline devant son beau-père et sa belle-mère et leur offre un foulard, une broderie, des bas de laine ou un autre cadeau similaire qu'ils placent sur leurs épaules avant de se mettre à danser.

Après les fiançailles commence la phase de préparation pour le mariage.

4.2.4. Retour de panigyri de N. Lytras :



Huile, 100 x 66 cm,
Collection de la Fondation
Euripidis Koutlidis.

Les fêtes patronales de village appelées *panigyri* sont des rencontres où tout le monde mange, boit et danse à longueur de nuit. Cela se passe autour d'une chapelle qui, parfois, se trouve à quelques heures de marche du village. Une fois par an le propriétaire de la chapelle organise la fête du saint à qui elle est dédiée (la plupart de ces saints peuvent ressembler à des divinités païennes).

A la tombée du jour, le pope célèbre l'*espérinos* (les vêpres) en l'honneur du saint et au bénéfice du propriétaire et des assistants. C'est le début du *panigyri* qui durera toute la nuit pour culminer à l'aube avec la messe, suivie de la distribution du pain bénit. Ce pain est nommé *artos*.

Comme l'Eglise orthodoxe n'accepte pas, en principe, les rites sanglants, les chèvres offertes en *tama* (c'est-à-dire promises au saint en sacrifice), seront tuées dans l'après-midi précédant les vêpres ; ainsi le geste païen se place en marge du temps sacré. Ces chèvres seront toutefois dévorées religieusement et goulûment, le tout arrosé de vin en abondance, de musique, chants, danse et amitié.

Le *panigyri*, qu'il soit financé par une seule personne, par la commune ou par la paroisse, est ouvert à tous ceux qui vénèrent le saint en question et participent à son culte. Il va de soi que le *panigyri* est aussi la trêve de toute hostilité entre voisins (comme pendant les Jeux Olympiques, dont le quatrième jour était consacré à des festivités au cours desquelles on chantait le panégyrique, c'est-à-dire la louange, des vainqueurs et des dieux). Au cours des *panigyri* chrétiens on entonne, cette fois, la louange du saint, sur le mode byzantin.

La toile de Lytras nous donne également une idée du rôle de la femme en Grèce au XIXème siècle.

4.2.5. Les chants de Noël de Nikiphoros Lytras :



Image d'une tradition qui perdure encore aujourd'hui, des enfants vont de maison en maison et reprennent en cœur les chants de Noël.

4.2.6. Le Premier Mai à Corfou de Charalambos Pachis, 1875-1880 :



Huile, 61 x 50 cm, Pinacothèque Nationale d'Athènes.

Un groupe d'hommes chante, accompagnés par des instruments de musique, autour d'un cyprès décoré, selon la coutume du premier mai. Devant un Café, deux villageois discutent de la Grèce proprement dite. Les enfants qui suivent sont représentés comme de petits adultes. Œuvre d'influence italienne.

5. BIBLIOGRAPHIE

CACHIN F., NONNE M., *1893 L'Europe des peintres*, Editions de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1993.

CASTELLAN G., *Histoire des Balkans*, Editions Fayard, 1991.

MISIRLI N., *N. Gysis*, Editions Αδαμ, Athènes, 1993.

RAFTIS A., *Le Monde de la danse grecque*, Editions La Recherche en Danse, Nîmes, 1996.

SIEGWALD-APPLER I., *La peinture grecque et Paris au XIXème siècle*, in Aéridès, revue semestrielle de l'AEGM, quatrième numéro, Genève, juin 1997.

VITTI M., *Histoire de la Littérature Grecque Moderne*, Editions Hatier, Collection Confluences, 1989.